

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 14 (1906)
Heft: 54

Artikel: Pourquoi et comment il faut réformer la théologie
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POURQUOI ET COMMENT IL FAUT RÉFORMER LA THÉOLOGIE.

I. Pourquoi.

Constatons d'abord que la nécessité d'une réforme de la théologie est sentie partout. *En France*, c'est un aveu général. Le volume de P. Saintyves (« La Réforme intellectuelle des séminaires ») a mis à nu les défauts et les lacunes de l'enseignement de ces établissements et les évêques, loin de protester, ont commencé la réforme dans les séminaires, petits et grands, de leurs diocèses. *En Turquie*, s'il faut en croire les journaux « Proodos » et « Takhydromos », la vie intellectuelle du clergé grec laisse fort à désirer. L'Eglise grecque se voit cernée de tous côtés par les congrégations romaines; elle sent qu'elle ne peut résister que par quelque prestige, et que la science lui est absolument nécessaire pour remédier au défaut de méthode et de profondeur, à l'art d'exprimer « des riens en périodes sonores », à tout ce style de chancellerie qui ne signifie plus rien aujourd'hui, etc. L'école théologique de Halki veut avec raison améliorer les études gymnasiales et théologiques de ses élèves¹⁾. *En Russie*, beaucoup d'esprits éminents s'appli-

¹⁾ Voir les *Echos d'Orient* de novembre 1905, p. 353-361. — Voir aussi la *Suisse universitaire*, de février 1906, où M. Waldemar Deonna, exposant l'état de l'enseignement secondaire en Grèce, s'exprime ainsi (p. 143-144): « Les résultats de l'enseignement secondaire hellénique ne sont point en proportion avec les sacrifices faits par la nation. La vérité est que l'enseignement secondaire est mal organisé, mal divisé et mal compris... On profiterait de cette réforme pour réorganiser à fond l'enseignement; les méthodes en usage sont anciennes et souvent ridicules; les professeurs ne savent pas enseigner, ils donnent un enseignement souvent trop livresque, qui s'adresse à la mémoire plutôt qu'au jugement; cet enseignement tend trop à développer chez les Grecs l'esprit superficiel d'assimilation, qui est une des qualités ou mieux un des défauts de la race. Un enseignement pratique, profondément réfléchi et mûri, serait de nature à relever de beaucoup le niveau des études et en général le niveau intellectuel de la race grecque. »

quent à relever aussi la valeur du clergé et comprennent que l'amélioration des études de théologie est devenue, dans la situation actuelle, une chose de première gravité et d'absolue nécessité.

Toutefois, il importe de ne pas se borner à la simple constatation du fait, et de rechercher, à la lumière de l'histoire, les causes qui l'ont produit. La connaissance de ces causes sera la meilleure lumière pour nous aider à comprendre dans quel esprit et par quels moyens la réforme en question devra être opérée.

Le christianisme ne sera peut-être jamais parfaitement pratiqué, tant la vertu qu'il prêche est parfaite et semble au-dessus des forces humaines.

Il est certain qu'il n'a pas été compris parfaitement ni pratiqué parfaitement dans l'ancienne Eglise, où St. Jean et St. Paul constatent que de faux prophètes et des antichrists ont divisé les communautés chrétiennes, les ont souillées, etc.

Puis, se sont produits d'autres désordres : les ambitions mondaines de la hiérarchie, surtout à partir de Constantin¹⁾; l'introduction des subtilités d'une vaine philosophie dans la théologie chrétienne, qui est devenue ainsi de plus en plus confuse, logomachique et même absurde en partie, et qui a de cette manière compromis le dogme vrai par des formules dogmatiques souvent maladroites; puis, la réglementation des consciences et de la sainteté par des canons, soit grecs, soit romains, qui ont fait de la discipline un tissu de mailles contraires à la libre initiative des consciences; et enfin, l'organisation de patriarcats hautains et mondains, et surtout du patriarcat romain, institution nouvelle et antichrétienne qui a cherché à se substituer à l'Eglise véritable.

¹⁾ « Constantin et ses successeurs ont réconcilié l'Eglise et l'Empire, mais l'Eglise n'est entrée dans l'Empire qu'en abdiquant une bonne partie de sa liberté, et qu'en renonçant à la meilleure partie de son idéal. Elle est devenue un grand corps d'Etat, elle a commencé à vivre de la vie officielle, pompeuse et vide, où l'âme s'étirole, où la charité s'éteint. Les pontifes ont revêtu la *trabea* et le *pallium*, comme les magistrats impériaux; mais ils sont remplis de l'esprit du siècle et ne le cèdent pas en dureté et en avarice aux maîtres de la milice et aux clarissimes de la hiérarchie impériale. Les églises ont des colonnes de marbre et des mosaïques précieuses; mais elles sont pleines de mauvais fidèles, que l'ambition y a jetés, d'ergoteurs qui se disputent avec les prêtres; parfois orthodoxes et hérétiques s'y battent, comme on se bat au cirque et au théâtre. »

Donc subtilités grecques, tyrannie romaine, orgueil hiérarchique, telles sont les trois principales erreurs contre lesquelles l'Eglise actuelle doit partout réagir, et desquelles elle doit partout se corriger.

M. Desdevises du Dezert, qui résume ainsi le mouvement de l'histoire, ajoute : « Par cela même que l'Eglise (du moyen âge) se croit *en possession de la vérité absolue et définitive*, elle n'admet aucune opinion qui aille à l'encontre de la sienne. Elle revendique pour elle une liberté sans limites et sans contrôle, et refuse la moindre licence à ses adversaires. Elle voit en eux des ennemis de Dieu, des hommes inspirés du diable, et son intransigeante orthodoxie la fait persécutrice. Elle anathématise, elle excommunie, elle emprisonne, elle torture, elle tue, ou du moins elle relaxe les condamnés au bras séculier, qui les conduit au bûcher ; c'est la cruauté avec l'hypocrisie en plus... Elle finit par ressembler à un arbre gigantesque et magnifique qui ne laisse aucune plante vivre dans son ombre. Comme elle est l'orgueil, l'intolérance et l'avarice, elle est aussi la faiblesse... Elle se sent obligée de faire de la diplomatie, de s'assurer des alliances, d'acheter des concours ou des neutralités ; elle gémit sans cesse, se compromet, s'humilie et s'avilit. Les princes qui deviennent de plus en plus forts, la pillent et la tyrannisent. »

Tel est le milieu, extrêmement défavorable, dans lequel la théologie s'est développée. Je ne surprendrai personne en signalant le mal que les théologiens ont causé aux fidèles par leurs subtilités, vraiment étranges, pour ne rien dire de plus, sur la nature du logos, sur la communication des idiomes, sur la transsubstantiation, sur le péché originel, sur la grâce, sur les miracles, sur la prétendue puissance papale, etc. Je n'ose relever les questions, naïves si l'on veut, mais plus encore outrecuidantes, que certains théologiens ont posées, et cela pour éclaircir les divins mystères, pour expliquer la notion de Dieu et pour faire glorifier la religion ! C'est un résultat absolument contraire qu'ils ont obtenu. Ils ont su nouer, et non dénouer.

Loin de moi la pensée d'attaquer leurs bonnes intentions, qui ne sont pas en question. Nous faisons de la science, et dans le domaine scientifique les bonnes intentions ne comptent pas. Il est certain qu'on peut par principe religieux violer la

religion, en comprenant mal tel dogme, tel rite, tel précepte, et qu'on peut les outrer et les fausser sans s'en douter et en voulant même rendre gloire à Dieu. C'est ainsi que certaines âmes obéissent à l'absurde et commettent le mal par religion. Donc je rends justice aux intentions, mais je dois en même temps reconnaître que, si chez les Romains les augures ne pouvaient se regarder sans rire, aujourd'hui les théologiens sérieux ne peuvent se regarder sans pleurer, en voyant ce qu'à Rome et ailleurs on a fait de la théologie, de cette science divine devenue un fouillis de superstitions et de logomachies puériles. Ce ne sont pas seulement les libres-penseurs hostiles à toute religion, mais aussi des hommes profondément religieux, qui disent des cabales des théologiens ce que Frédéric II a écrit des cabales des gens de lettres, à Voltaire, en le congédiant de Berlin : « Les cabales des gens de lettres me paraissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime cependant pas moins ceux qui la cultivent. Les chefs de cabales sont seuls avilis à mes yeux. » Qu'on le veuille ou non, il y a des théologiens qui n'ont fait que « jongler » avec la théologie. Qu'on se rappelle la prestidigitation byzantine de certains moines du temps de Justinien, et les subtilités de la scolastique du moyen âge. Ce n'est point être sévère que de les flétrir par ce mot : « Le malheur des artistes en tour de force, c'est de toujours attendre trop de leurs moyens. Le jour vient où la plus belle jonglerie des mots n'obtient plus qu'un haussement d'épaules. »

Ce jour est venu. C'est par centaines qu'on peut compter les articles de journaux où les ennemis de la religion citent et commentent des assertions de prêtres et de pasteurs, des textes de théologiens, assertions et textes dont il n'est malheureusement que trop facile de rire et d'abuser.

On s'est moqué, même dans les cercles religieux, de la petite presse dite religieuse, de son patois de Chanaan, de ses légendes grotesques, de ses explications idiotes. Le niveau intellectuel de certaines « Revues » n'est malheureusement guère plus élevé. C'est, a-t-on dit, le donquichottisme en théologie. Don Quichotte vivait plongé dans des ouvrages de chevalerie, était bon jusqu'à la bonasserie, s'exaltait dans sa crédulité, courait après son idéal, luttait contre les moulins à vent, était suivi d'un Sancho qui représentait le mysticisme matérialiste et idiot ; et finalement, le pauvre héros, après avoir pourfendu

tous les mystères sans y rien trouver, est mort de sa folie, efflanqué et vide; et sa raison n'était qu'une Rossinante. Que de théologiens n'ont pas d'autre histoire, avec leurs courses en zig-zag à travers les domaines du merveilleux et du mysticisme le plus déraisonnable, courses qui n'ont abouti qu'au ridicule.

Bref, ce n'est pas le lieu de récriminer davantage. Bornons-nous à constater ce triple fait : premièrement, dans toutes les Eglises, *sans exception*, l'incrédulité d'une part et l'indifférentisme de l'autre, sont en énorme croissance, et la vraie religion perd du terrain; secondement, partout les partis de l'incrédulité et de la superstition romaniste s'organisent dans des proportions considérables; troisièmement, les conséquences religieuses, politiques et sociales de cet état de choses peuvent devenir, déjà prochainement, très graves. Ce triple fait est tellement évident qu'il faudrait être aveugle pour ne le pas voir. L'abcès s'étale, putride, dans sa grosseur inquiétante, et j'estime que le chirurgien le plus habile sera celui qui le percera jusqu'au germe et non celui qui se contentera de cataplasmes et de vaines paroles d'espoir. Les coupables — et qui ne l'est pas plus ou moins? — auraient tort de fermer les yeux et de résister à l'évidence et à la force des choses. L'aveuglement et l'obstination ont toujours été de mauvais conseillers, outre qu'ils ne remédient à rien.

Donc, il est temps de se convaincre, selon le mot du pasteur Bersier, que ce n'est plus avec une mâchoire d'âne qu'on peut aujourd'hui, comme du temps de Samson, vaincre les Philistins. Il faut la science. Sa valeur est reconnue partout, *et rien ne saurait la remplacer*. Ce n'est pas que les masses, pour être religieuses, doivent être savantes. Non. Mais ceux qui par devoir doivent être théologiens, doivent désormais être savants. Exalter la vie religieuse au détriment de la science est une erreur aussi grave qu'exalter la science au détriment de la vie religieuse; les deux sont nécessaires, et l'une ne remplace pas l'autre. Tel est le premier point, dont il faut se pénétrer intimement. Aucune Eglise ne peut actuellement se passer de bons théologiens qui soient à la hauteur des besoins sociaux; qui sachent écouter les nécessités du dehors et de l'intérieur et qui puissent remédier à tout. Or, de tels théologiens ne tombent pas du ciel, pas plus que les bons médecins et les bons pédagogues; il faut les former.

II. Comment.

J'ai déjà maintes fois touché, dans la *Revue*, à cette importante question. Qu'il me soit permis de rappeler en particulier quelques articles, et de prier les lecteurs de s'y reporter :

La théologie et le temps présent, 1893, p. 83-112; — *Théologie ancienne-catholique, ses caractères, son but*, 1899, p. 40-65; — *Quelques sophismes théologiques*, 1899, p. 310-326, 494-510, 774-786; — *Scolasticisme*, 1900, p. 240-262; — *Ultramontanisme*, 1900, p. 706-721; — *Simple notes de critique théologique*, 1901, p. 507-532; — *Les abus de mots et les fausses équivalences en théologie*, p. 689-705; — *De la discussion avec les théologiens romanistes*, p. 773-783, et 1902, p. 147-154; — *L'erreur par les mots*, 1902, p. 53-84; — *Le bilan théologique du XIX^e siècle*, p. 221-256; — *La méthode de la théologie d'après M. l'archevêque Mignot*, p. 366-377; — *Esquisse d'une théologie dogmatique*, p. 476-495; — *De la position théologique des anciens-catholiques*, 1904, p. 619-631.

Mais ce ne sont là que des études décousues. Ce qu'il faut, c'est un Traité didactique. Ce Traité est le premier de mon cours de théologie dogmatique, sorte d'introduction à l'étude de la théologie et dans lequel sont examinées toutes les questions relatives à la théologie comme science, à sa place et à son rôle parmi les autres sciences, à sa méthode, à ses procédés, à ses obligations, à ses parties constitutives, aux règles qui gouvernent chacune de ses parties, etc., etc. Ce Traité, je l'esquisserai dans un prochain numéro de la «*Revue*», et s'il y a lieu d'en développer quelques parties, je le ferai volontiers selon les désirs qui me seront exprimés par les intéressés.

En attendant, il peut être utile de préciser déjà quelques points, en guise de préface pratique.

Si la théologie doit être *scientifique*, elle doit éviter certains défauts inconciliables avec la science, et remplir certains devoirs imposés par la vraie science. Voyons d'abord quelques-uns de ces défauts à éviter, puis quelques-uns de ces devoirs à pratiquer.

I. Quelques défauts à éviter. — Si la théologie doit être scientifique, elle doit éviter tout ce qui est fable et vaine dis-

pute. St. Paul a déjà donné ce conseil, lorsqu'il a écrit à Tite : « Stultas quæstiones, et genealogias, et contentiones, et pugnas legis devita; sunt enim inutiles et vanæ » (III, 9). Et encore (I, 9-14) : « Il faut que l'évêque soit attaché à la vraie parole qui est selon la doctrine, afin d'être capable d'exhorter selon la saine doctrine et de réfuter les contradicteurs. Il y a en effet beaucoup de vains discoureurs et de séducteurs auxquels il faut fermer la bouche; ils bouleversent des familles entières, enseignant pour un gain honteux ce qu'on ne doit pas enseigner... Reprends-les sévèrement, afin qu'ils aient une foi saine et qu'ils ne s'attachent pas à des fables judaïques et à des commandements d'hommes qui se détournent de la vérité ». — Ne croirait-on pas qu'il s'agit de faits contemporains?

En fait de religion, les rêveries, si poétiques soient-elles, ne valent guère mieux que les fables. La religion doit être très réelle, très positive, fondée par conséquent sur des idées fermes et des sentiments justes. C'est la rêverie qui a alimenté le faux mysticisme, si néfaste à la religion; donc il faut l'éviter.

Les livres de théologie sont remplis de phrases creuses, qu'on se transmet comme des monnaies étrangères et des objets de bric-à-brac; remplis aussi d'arguments de routine, comme la confusion du surnaturel et du miracle; de clichés, au sujet des choses les plus mystérieuses, comme la Trinité, l'incarnation, la vie future. Les masses y sont habituées, les prédicateurs ne peuvent plus s'en passer. C'est reçu, et c'est répété parce que c'est reçu. Mais est-ce vrai? Personne ne se le demande. De même que certains naturalistes étudient non la vie, mais des cadavres, des squelettes desséchés ou conservés dans l'esprit-de-vin, et croient connaître la vie, ainsi certains théologiens croient connaître la vie religieuse parce que, immobiles au fond de leur cellule, ils contemplent une image ou une statue de saint. Pure illusion.

Autant la tradition qui transmet exactement la vérité historique est respectable, autant le simple rabâchage ne l'est pas. Fontenelle a remarqué qu'« on peut savoir l'histoire des pensées des hommes sans penser soi-même »; ainsi faut-il distinguer, parmi les théologiens, ceux qui répètent et ceux qui pensent. Répéter et renouveler les disputes ariennes et macédoniennes, nestoriennes et eutychéennes, les subtilités des

moines contre Origène, les querelles entre Jérôme et Vigilantius, les disputes de Rufin, les colères d'Epiphane ou de Théophile, épouser les griefs d'autrefois et les étroitesse des écoles disparues, chercher à les faire revivre, n'est pas de la science. N'avons-nous pas assez de nos propres difficultés à résoudre, de nos propres sophismes à réfuter ? *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos* (Matth. VIII, 22).

La théologie d'anathème était trop commode à pratiquer pour pouvoir être éternelle. Elle est heureusement remplacée, chez les théologiens sérieux, par la théologie de réfutation, qui est plus difficile. Un hérétique anathématisé a toujours du prestige ; réfuté, il n'en a plus. Donc laissons les personnes pour ce qu'elles valent ; mais réfutons les erreurs. L'anathème n'est plus rien, la réfutation est tout.

Taine a écrit en 1857 : « On ne veut plus nulle part de philosophie littéraire... C'est par la science seule que nous gagnerons les savants. » De même, on ne veut plus de théologie purement littéraire. C'est par la science seule que la théologie se fera estimer et accepter des savants. Puissent les prédicateurs et les conférenciers ne pas oublier cette réflexion de M. de Saci à Pascal : « On croit quelquefois les choses véritables, seulement parce qu'on les dit éloquentement. Ce sont des viandes dangereuses, mais que l'on sert en de beaux plats ; mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, le vident. On ressemble alors à des gens qui dorment, *et qui croient manger en dormant* : ces viandes imaginaires les laissent aussi vides qu'ils étaient. » N'est-ce pas de l'actualité ?

La théologie verbale est moins scientifique encore, et doit être bannie. Arrière donc ces alliances de mots qui ne reposent que sur une fausse synonymie, comme les mots « catholique » et « romain » : on peut être, en effet, catholique sans être romain, et romain sans être catholique. Ils se trompent aussi, ces anticléricaux qui font retomber sur l'Eglise tous leurs griefs contre le cléricalisme : car l'Eglise est très différente du parti clérical. Ce n'est non plus qu'une théologie d'injure, celle qui consiste à dire à un adversaire : « Tu es un protestant, ou un franc-maçon, ou un orthodoxe, *donc* tout ce que tu enseignes est erroné. » Ce procédé par trop sommaire nuit d'ailleurs plus à ceux qui l'emploient qu'à ceux qui en sont l'objet. Arrière aussi les mots en *isme*, toujours remplis

de malentendus. Les mots « naturalisme, surnaturalisme, rationalisme », qu'on prend si souvent en mauvaise part, ne sont pas mieux définis que les mots « socialisme, collectivisme, internationalisme ». Ces mots, a dit avec raison M. Deschanel, sont des pièges à facettes avec lesquels on prend les simples.

Qu'on veuille bien le remarquer, maints débats très graves ont roulé et roulent encore sur des mots qui n'ont jamais été définis avec clarté. Les débats sur la Trinité, sur l'incarnation, sur la grâce, sur l'eschatologie, en sont remplis. Ce ne sont pas seulement des imprudences, ce sont des fautes de logique élémentaire. Que de théologiens oublient que les mots changent de sens ! combien s'obstinent, au XX^e siècle, à donner à un mot le sens qu'il avait au I^{er} et qu'il n'a plus ! Que de théologiens expliquent la Bible en commettant cette faute grave, et ne veulent pas reconnaître leurs contresens ! Sous Louis XIV, on était « honnête » quand on était gentilhomme trichant au jeu ; au XVIII^e siècle, on était « vertueux » quand on était comme Robespierre, Diderot, Laclos, etc. ; de nos jours, ces mots ont une autre signification, et celui qui ne voudrait pas tenir compte de ce fait commettrait d'étranges erreurs. Celles que commettent certains théologiens sont plus formidables encore.

Qui ne sait que les mots sont presque tous insuffisants à exprimer ce qu'on leur fait exprimer ? Aucun dictionnaire ne saurait dire, par exemple, ce qu'est la poésie ; aucun même ne définit parfaitement les mots les plus simples, comme *table*, *livre*, *bruit*, etc. Donc les mots ne sont que des à peu près. Or, c'est avec des outils aussi inférieurs que les théologiens ont la prétention d'exprimer les idées les plus élevées et les plus insaisissables, de définir Dieu, d'expliquer comment le Fils procède du Père et comment le St-Esprit ne procède pas du Fils, etc. Cette théologie peut être candide, mais elle n'est certainement pas scientifique. Quel rôle n'ont pas joué en théologie les mots *haut* et *bas*, *monter* et *descendre*, *superi* et *inferi* ! Et cependant il n'y a ni haut ni bas pour Dieu ; et même dans l'immensité de l'univers matériel, où sont le haut et le bas ? Ne sont-ce pas là des mots à peu près vides de sens, ou, du moins, tellement relatifs et conventionnels qu'on ne devrait les employer qu'avec une extrême circonspection ?

L'histoire de la théologie surabonde de questions personnelles; or les questions personnelles en théologie ne sont-elles pas de valeur nulle?

Est-elle scientifique, la théologie *a priori*, celle, par exemple, qui fait de l'histoire ainsi: « Les payens descendent d'Adam; donc ils sont d'ordre surnaturel; donc il est certain que la grâce leur est offerte; et comme on ne voit pas qu'elle leur soit offerte pendant leur vie, donc c'est au moment de leur agonie ou de leur mort! » C'est un brave moine qui a construit cet échafaudage. De là toute une appréciation sur le monde payen et sur sa destinée éternelle! N'est-ce pas colossal?

L'érudition stérile est-elle de la science? Non. Écoutons Leibniz écrivant à Burnet: « Je fais grande distinction entre les connaissances solides qui augmentent le trésor du genre humain, et entre la notice des faits qu'on appelle l'érudition vulgairement. Je ne méprise point cette érudition; au contraire, j'en reconnais l'importance et l'utilité, mais je souhaiterais pourtant qu'on s'attachât davantage au solide; car il y a partout trop peu de personnes qui s'occupent au plus important. »

Autre défaut grave qu'il faut bannir: les généralisations prématurées et l'abus des synthèses fantaisistes. *Latet dolus in generalibus*. C'est la faute commise par A. Comte avec ses trois âges (théologique, métaphysique et scientifique), et par V. Hugo avec sa théorie de l'âge lyrique de la Bible, de l'âge épique de la Grèce, et de l'âge dramatique du christianisme. Pauvres théoriciens et pauvres historiens! De même, que de théologiens, avant de synthétiser, se dispensent d'analyser, de distinguer les valeurs et les non-valeurs, d'éliminer celles-ci, de chercher à unir logiquement celles-là, toutes conditions nécessaires à une généralisation exacte!

Etc., etc.

II. Quelques devoirs à pratiquer. — Le vrai théologien doit connaître non seulement sa propre maison, mais il doit avoir aussi une culture générale. En effet, s'il ne connaît pas l'univers, comment pourra-t-il parler du Créateur de l'Univers?

Pas de science sans méthode. Donc la théologie scientifique doit avoir une méthode, et une méthode aussi scientifique que le comportent les réalités de l'ordre spirituel et moral.

Pas de théologie scientifique, en ce qui concerne le christianisme, sans une connaissance exacte du vrai christianisme fondé par le Christ, ainsi que de l'Eglise primitive établie par lui. Pas de théologie scientifique, sans une application scrupuleuse du critérium : quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est. C'est élémentaire. Donc se trompent les théologiens qui traitent cette méthode d'archéologique, sous le dédaigneux prétexte qu'elle est inaccessible aux simples, comme si la science théologique était destinée aux simples, comme si la dogmatique papiste était accessible aux simples, comme si les questions du *Filioque*, de la prédestination, etc., étaient accessibles aux simples ! La vérité est que les théologiens en question ne veulent pas, en pratique, du critérium historique susdit, qui, effectivement, ruine leur théologie.

C'est un fait que le progrès des sciences a soulevé des questions nouvelles, et posé des points de vue nouveaux. C'est un fait que les aspects des choses varient suivant les situations qu'on occupe, et que, puisque les situations ne sont plus les mêmes au vingtième siècle qu'au quatrième et au cinquième, la science vraie impose aux savants actuels de prendre en considération toutes les réalités et les découvertes actuelles. Or ils sont relativement très rares, les théologiens qui pratiquent ce devoir. Le plus grand nombre, suivant une judicieuse remarque de M. Paul Sabatier, a appris à pourfendre Nestorius et Eutychès, mais ignore tous les problèmes qui se posent à la conscience contemporaine.

N. B. La théologie scientifique doit distinguer nettement le dogme et la théologie, choses généralement confondues et confuses. Elle doit distinguer aussi le divin et l'humain, afin de ne pas imposer l'humain comme divin, et de ne pas traiter le divin comme humain. Elle doit distinguer encore l'histoire et la légende, l'authentique et l'apocryphe, afin de purger la théologie de toutes les falsifications dont elle a été souillée. Il faut lire, sur ce dernier point, le beau et savant livre du P. Delehay, bollandiste.

Enfin — et c'est par là peut-être que j'aurais dû commencer cette étude — le devoir le plus important à signaler dans la réforme en question, c'est de se pénétrer profondément de l'esprit dans lequel cette réforme doit se faire : esprit de *sincérité* et d'*humilité*. Je m'explique.

Dans toutes les Eglises, il y a malheureusement des théologiens dont toute la théologie consiste à dire : « La seule théologie vraie est celle de notre Eglise, et toutes les autres théologies doivent se réformer en ce sens qu'elles doivent se renoncer elles-mêmes pour devenir la nôtre. » Or, cette prétention est un manque de sincérité : car raisonner ainsi c'est simplement vouloir avoir raison quand même, et non pas chercher la vérité ; et ce manque de sincérité est aussi un manque évident d'humilité.

Le vrai théologien est celui qui aime la vérité *par-dessus tout*, et qui est disposé, si on lui montre qu'il est dans l'erreur sur certains points, à renoncer immédiatement à ses erreurs. Le vrai théologien est celui qui, quelque persuadé qu'il soit de l'exactitude de sa science, sait faire abstraction de son subjectivisme pour se transporter à chaque réquisition sur le terrain de la vérité objective. Car il sait qu'il ignore beaucoup de choses ; et pour les découvrir, comme aussi pour mieux savoir celles qu'il sait déjà quelque peu, il doit absolument sonder l'objectivité des choses, ouvrir les yeux et l'esprit aux nouvelles questions qui se posent, voir s'il est capable d'y répondre exactement, de manière à donner satisfaction aux savants qui les soulèvent.

Il n'est pas seul en ce monde, et son Eglise n'est pas la seule. Il doit donc tenir compte des autres théologiens et des autres Eglises. Il doit écouter leurs assertions et leurs objections, il doit les examiner pour en connaître la faiblesse ou la force. Une école de théologie qui ne veut se préoccuper que d'elle-même, est étroite, exclusive, fermée et par là même suspecte, même dans le cas où elle serait vraie ; l'accusation d'étroitesse qui sera portée contre elle paralysera la vérité qu'elle enseigne, et l'empêchera de faire le bien qu'elle pourrait faire si elle entraînait en contact avec les autres écoles. Quelque savant que l'on soit, en effet, on peut toujours apprendre quelque vérité à l'école d'autrui. Les leçons des ennemis sont même quelquefois les meilleures.

On objecte : « A quoi bon chercher la vérité quand on la possède ? Mon Eglise est l'Eglise ancienne, voire même l'Eglise primitive. Elle n'a pas changé depuis. Donc elle est dans la vérité, donc elle n'a point à changer ; ce sont les autres

Eglises qui ont changé et qui par conséquent doivent venir à elle.»

Cette objection n'est que spécieuse.

D'abord, elle confond la *théologie* et *l'Eglise*. Il s'agit de l'amélioration de la théologie comme science, et non de la question ecclésiastique. Ce sont deux choses différentes.

Ensuite, est-il bien vrai qu'aucune théologie n'ait changé? Les théologiens qui prétendent qu'ils enseignent au vingtième siècle la théologie des premiers siècles, ne s'aperçoivent pas qu'ils se condamnent eux-mêmes ainsi que leur science théologique. Depuis lors, en effet, toutes les sciences ont progressé; et si leur théologie est restée stationnaire, c'est qu'elle n'est pas scientifique, et si elle n'est pas scientifique, qu'est-elle?

Ils veulent évidemment parler de leur *dogme*, qu'ils confondent avec leur théologie. C'est une nouvelle confusion; car le dogme n'est ni la théologie, ni l'Eglise. Les théologiens qui identifient ces trois questions fournissent la meilleure preuve qu'ils ont besoin, plus que tout autre, de réformer leur théologie.

Ils enseignent, disent-ils, les dogmes des conciles œcuméniques et les canons de ces mêmes conciles; ils prétendent que tout est là, qu'il n'y a pas à les modifier; et ils exigent que ceux qui les ont modifiés y reviennent purement et simplement. C'est toute l'amélioration qu'ils comprennent; il n'en existe pas d'autre à leurs yeux!...

Qu'ils me permettent quelques observations.

Avec cette allégation et cette sommation qu'ils adressent au monde, convertissent-ils le monde au christianisme? réfutent-ils l'hérésie? font-ils accepter l'orthodoxie? réveillent-ils la foi dans les âmes? font-ils triompher leur propre Eglise? lui gagnent-ils, parmi les savants des autres Eglises, un seul adhérent? Non. Dès lors, l'inefficacité de leur allégation et l'impuissance de leur prétention ne devraient-elles pas les faire réfléchir sur la nécessité de prendre une autre attitude, plus efficace, devant le monde scientifique?

Mais ce n'est pas tout. Sont-ils bien sûrs d'être au vingtième siècle ce qu'étaient leurs pères aux huit premiers siècles? Ils professent, disent-ils, les dogmes des sept conciles œcuméniques. C'est très bien. Mais n'en professent-ils pas aussi d'autres, qui ne se trouvent pas dans les actes de ces mêmes conciles? N'ajoutent-ils pas au symbole dogmatique de

ces conciles des doctrines qu'ils veulent, eux, imposer comme dogmatiques, et que ces conciles n'ont cependant ni définies ni imposées? Le fait est certain. Voilà certes un grand changement d'attitude dogmatique; et avec un changement aussi considérable, comment peuvent-ils se dire les mêmes qu'autrefois?

Bien plus. Ils affirment les canons *disciplinaires* des conciles œcuméniques comme ils affirment les canons *dogmatiques* de ces mêmes conciles. Ils semblent accorder la même valeur aux uns et aux autres, les mettre tous sur le même rang, et tenir les disciplinaires pour non moins obligatoires que les dogmatiques. Or, est-ce bien là l'esprit et la doctrine de l'Eglise orthodoxe des huit premiers siècles? *Certainement non*. Jamais l'ancienne Eglise n'a confondu les mesures disciplinaires et les définitions dogmatiques. Toujours elle a professé que la discipline est chose changeante, selon les nécessités spirituelles des époques et des lieux; et dans l'administration des diocèses et des provinces, elle-même a pratiqué les changements les plus notoires. Donc les théologiens qui aujourd'hui veulent imposer la discipline des siècles passés, ont un esprit *autre* que celui de l'ancienne Eglise orthodoxe. Ils veulent éterniser ce qui de soi est mobile, et uniformiser ce qui de soi est variable. Ils ne comprennent pas que le monde marche, que les générations changent, que les besoins des esprits varient avec les sciences et les points de vue, que les questions religieuses et autres ne se posent plus comme autrefois, que la notion même de Dieu progresse dans les esprits et dans le monde, qu'elle se spiritualise, s'idéalise, s'universalise, qu'elle devient moins anthropomorphique et plus divine. Ils ne remarquent pas que leur refus de marcher est contraire aux intérêts de la religion et de l'Eglise, qu'ils compromettent gravement la cause même qu'ils veulent défendre, et que leur ignorance et leur maladresse font tout pour ruiner la bonté de leur intention.

Que d'autres changements ne pourrait-on pas leur signaler, si l'on voulait confronter leur attitude actuelle avec l'attitude des Pères de l'ancienne Eglise, qu'ils croient représenter parce qu'ils répètent quelques-unes de leurs formules, mais dont ils se différencient gravement parce qu'ils ajoutent des prescriptions nouvelles que les Pères n'ont pas connues, et qu'ils maintiennent comme éternelles des mesures que les Pères n'ont décrétées que transitoirement.

A la théologie du littéralisme, il faut donc substituer la théologie de l'esprit, parce que le Christ même a dit que c'est la lettre qui tue et l'esprit qui vivifie. A la théologie des mots et des formules verbales, il faut substituer la théologie des idées claires, nettes, solides. A la théologie du *magister dixit*, il faut substituer la théologie de la liberté, c'est-à-dire de la libre recherche, de la libre critique, de la libre démonstration, au grand jour, au su et au vu de tous les penseurs, de manière à profiter de tous les rayons de lumière que toutes les sciences projettent les unes sur les autres, par conséquent aussi sur la théologie. A la théologie qui matérialise les esprits, il faut substituer la théologie qui les spiritualise en les éclairant. A la théologie qui propage la superstition, il faut substituer celle qui ne propage que la vérité et la vertu. Il est facile de les reconnaître à l'œuvre : *a fructibus eorum cognoscetis eos* (Matth. VII, 16).

Mais, de même qu'il ne faut pas confondre la routine avec la tradition, l'immobilisme avec la vie, l'inertie inféconde avec la fidélité, ainsi faut-il ne pas tomber non plus dans l'extrême opposé et ne pas confondre la vie avec l'altération des choses, le progrès avec la destruction, la vraie science avec l'innovation à tout prix, la vérité avec le caprice, la mode et l'engouement. Si les conservateurs aveugles qui veulent tout conserver même l'erreur, se trompent, les novateurs qui veulent aveuglément tout changer, tout rompre, tout casser, se trompent aussi. Prendre ses désirs et ses utopies pour des réalités, est aussi une erreur. Décorer du nom de science des systèmes arbitraires dont les fondements ne sont pas démontrés, c'est un abus ; actuellement c'est même une manie. Oui certes, la critique est une grande chose, mais à la condition d'être vraie et justifiée.

Que de « libres-penseurs » croient annihiler la théologie par des sophismes puérils, qui ne reposent que sur des assertions gratuites, sur des définitions arbitraires, sur des méprises absolument grossières ! Le christianisme qu'ils croient réfuter, est un christianisme qui n'existe que dans leur imagination ; ils le supposent grotesque, pour en venir plus facilement à bout. Ce n'est pas de la critique qu'ils font, c'est de la caricature. Que de théologiens, sous le couvert du libéralisme, procèdent de même, sans s'apercevoir de leur esprit de système et de leur parti pris !

La théologie ne s'améliorera qu'en se tenant à égale distance de ces deux extrêmes et de ces deux erreurs. Ni tout conserver, ni tout détruire. Ne conserver que le vrai, ne détruire que le faux. Sortir de ses préjugés et de sa routine, écouter tout ce qui s'affirme, le scruter jusqu'au fond, l'analyser exactement et minutieusement, réfuter ce qui est erroné, accepter ce qui est démontré, *quod bonum est tenete*. Tel est l'amour de la vérité, tel est l'esprit scientifique, telle est la première condition de toute réforme sérieuse.

Les théologiens qui veulent tirer la théologie de l'ornière et du discrédit dans lesquels elle est tombée depuis trop longtemps, qui veulent lui rendre la vie, l'autorité et l'éclat nécessaire, qui veulent par elle rendre la religion prospère, l'Eglise bienfaisante, étendre le royaume de Dieu, procurer aux âmes qui languissent et s'étiolent l'élan, l'idéal, le feu sacré, n'y arriveront qu'en montrant le dogme sans mélange de fausses explications, pur de tout alliage erroné, de toute scorie, de toute fable, de tout enjolivement enfantin. Autrefois, pour faire accepter la vérité, on croyait devoir l'embellir jusqu'au travestissement; aujourd'hui, on exige qu'elle soit dépouillée de tout artifice et qu'elle se suffise à elle-même. La poésie n'est pas bannie, mais à la condition qu'elle reste poésie et qu'elle ne cherche plus à se faire passer pour dogme.

Qu'ils le veuillent ou non, c'est un fait que les théologiens ont trop abusé de leurs dogmes, et qu'ils ne peuvent plus se faire croire aujourd'hui qu'en écartant loyalement et intelligemment tous les faux dogmes, pour se borner exclusivement aux seuls vrais. Je ne saurais mieux expliquer ma pensée sur ce point capital qu'en reproduisant les lignes suivantes des « Annales de philosophie chrétienne » (novembre 1905): « Beaucoup des difficultés accumulées par les adversaires de nos croyances morales ou de notre foi catholique contre les vérités qui nous tiennent le plus au cœur, naissent de la manière dont leurs défenseurs ont accepté trop longtemps que les questions restent habituellement posées. Peut-être un tel travail offrira-t-il divers avantages. Il permettra d'abord, en divisant les difficultés, de rendre accessibles et pour ainsi dire de vulgariser des thèses qui, dans leur complexité, avaient paru obscures et déconcertantes pour beaucoup: une fois dégagées aussi bien des habitudes dont elles doivent nous affran-

chir que des autres pensées auxquelles elles sont unies, elles sembleront, du moins on l'espère, simples et directes. Par là même, en second lieu, il deviendra plus aisé de les mettre au point, de se rendre compte exactement de leur sens et de leur portée, et de les ajuster les unes aux autres. Et enfin le principal profit qu'on attend de semblables analyses, c'est de faciliter les discussions, en mettant en évidence ce qui fait réellement question, en portant l'attention sur les points où il y a le plus d'intérêts engagés aujourd'hui, ceux où vraiment s'élabore la philosophie vivante...» Au lieu de philosophie, disons théologie.

Enfin, un dernier vœu : c'est que, là où cette réforme est possible, les académies théologiques séparées soient transformées en Facultés universitaires de théologie, et qu'elles ne soient plus de simples séminaires théologiques plus ou moins supérieurs. Le décret du 15 juillet 1563, du concile de Trente, relatif à la fondation des séminaires, a fait suffisamment ses preuves en France, en Italie et ailleurs. Les résultats, médiocres, ne sauraient être comparés aux résultats obtenus par les Facultés universitaires. On le comprendra aisément, si l'on réfléchit à tous les avantages intellectuels et scientifiques qu'ont les étudiants en théologie et aussi les professeurs de théologie, dans le voisinage des autres Facultés universitaires : l'horizon et les ressources sont tout autres que dans les simples séminaires isolés. M. Kannengiesser a eu beau médire des Facultés de théologie d'Allemagne ; les motifs qu'il a fait valoir contre elles sont précisément tout à leur avantage : indépendance, libres recherches, libres discussions, etc. Le professeur Merkle en a fait l'aveu. Rappelons aussi Innocent III qui, après avoir étudié à l'université de Paris, a dit : « C'est à l'université que je dois, par la grâce de Dieu, tout ce que j'ai de science. » Et l'on sait qu'il la favorisa. D'ailleurs, les deux systèmes pourraient être conciliés, en ce sens qu'outre les Facultés universitaires de théologie, on pourrait entretenir des Académies ecclésiastiques, où travailleraient des théologiens spécialistes, se vouant à des études théologiques tout à fait supérieures. Ce serait parfait.

E. MICHAUD.